DAVID McNEIL

**UN VAUTOUR
AU PIED DU LIT**

récit

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

LETTRES À MADEMOISELLE BLUMENFELD, roman (L'Arpenteur, Folio n° 2474).

TOUS LES BARS DE ZANZIBAR, récit (Folio n° 2827).

SI JE NE SUIS PAS REVENU DANS TRENTE ANS PRÉVENEZ MON
AMBASSADE, roman.

LA DERNIÈRE PHRASE, roman.

QUELQUES PAS DANS LES PAS D'UN ANGE, récits (Folio n° 4183).

TANGAGE ET ROULIS, roman, prix Le Vaudeville 2006 (Folio n° 4630).

ANGIE OU LES DOUZE MESURES D'UN BLUES, roman (Folio n° 4778).

28 BOULEVARD DES CAPUCINES, récit (Folio n° 5684).

QUATRE MOTS, TROIS DESSINS ET QUELQUES CHANSONS, récit (Hors-
série Littérature).

UN VAUTOUR AU PIED DU LIT

DAVID McNEIL

UN VAUTOUR
AU PIED DU LIT

récit

nrf

GALLIMARD

C'est à Potsdamer Strasse, dans l'ancien Berlin-Est, qu'ils ont dû trouver le mobilier militaire qui garnit la chambre où j'ouvre d'abord une paupière, puis une autre, les refermant aussitôt : il vaut parfois mieux retourner dans le rêve qu'on vient de quitter plutôt que d'affronter de façon trop brutale cette réalité que redoutent tous les cœurs piétinés, et traîner tant qu'on peut, la joue lovée contre son oreiller, s'enroulant dans cette tresse faite de bouts de draps et de coins d'édredon qui le matin est seule à pouvoir vous reconforter quand vous avez passé l'âge non seulement d'avoir encore une maman mais aussi d'avoir une amoureuse.

Le lit dans lequel je me réveille n'est pas le mien. Il est bien trop haut, bien trop droit, trop étroit, avec des pieds en tubes de métal peints en gris, en ce gris passe-partout, entre gris souris et ciel de novembre, plus clair que celui des navires de guerre, mais plus foncé que ceux des flanelles à la mode au temps où ces bateaux se faisaient la guerre. Des gens pensent qu'il n'y a qu'un seul gris, il y en a des milliers, et de toutes les nuances. Celui dont je parle est universel : c'est ce gris qui annonce la tristesse, sinon le malheur, ce gris de garde à vue,

des casiers de vestiaires et des tables de nuit dans les pensionnats, qui pour moi aujourd'hui est celui d'un lieu que je ne connais pas et sur lequel, ce matin, j'ouvre les yeux. Ce n'est pas celui d'une infirmerie ni d'un dispensaire. Peut-être est-ce celui d'un hôpital ou encore d'un asile, j'ai déjà fait trop de séjours dans de tels endroits, ces endroits étranges où on sent qu'un peu partout traînent des âmes, comme celles que Gogol appelait des « âmes mortes ».

Voilà qu'une jeune femme me réveille bruyamment vers cinq heures du matin, cognant son chariot aux encoignures des portes dans le son infernal du clac-clac que font ces sabots suédois que, Dieu sait pourquoi, portent toutes les filles qui travaillent dans les hôpitaux d'Aberdeen à Lambaréné, mais ce « clac-clac » me rassure, je suis bien dans un hôpital, non pas dans un asile, dans les asiles les aides-soignants portent des espadrilles à semelles de corde, qui leur permettent d'approcher en silence les malades pour leur passer de force une camisole. Si je n'aime pas trop les hôpitaux, je crains vraiment les asiles. Une fois qu'on vous y admet, souvent à la demande même de votre famille, il est très difficile d'en sortir, j'ai croisé de jeunes gens, des jeunes femmes aussi, assommés jour après jour par des tranquillisants, des gamins et des filles peut-être un peu trop fragiles, à l'étroit dans nos trois dimensions, dont les proches se débarrassent, les faisant interner assez facilement.

Déjà enfant, dans mon pensionnat, quand à l'aube, après l'épouvantable sirène qui nous réveillait dès sept heures du matin, on devait se lever, se laver à l'eau froide, s'habiller pour descendre au rassemblement et hisser les couleurs, debout au garde-à-vous, même sous la pluie et surtout sous la neige, je

redoutais d'entendre mon nom dans la liste des garçons qui devaient alors se rendre à l'infirmerie, ce qui signifiait vaccin ou rappel de BCG, en tout cas souffrance. Quand c'était mon tour, résigné, je me laissais piquer le bras ou l'épaule en m'enfonçant un ongle dans la paume d'une main, pour détourner la douleur, chantant dans ma tête l'air le plus stupide possible, comme le *Ta-ra-ra Boum-de-ay* de la Belle Époque que ma grand-mère Ruel entonnait joyeusement pour me consoler quand, enfant, je me blessais en jouant dans son petit jardin de Broomfield, en Essex, où ma sœur et moi passions toutes nos vacances d'été.

On imagine mal le soulagement que peut vous apporter un refrain idiot quand on vous pique le bras ou l'épaule. Lorsqu'on me fraise une molaire, me remboîte les phalanges après un coup de poing mal donné, me craque les vertèbres sur la pente d'une piste de ski, je plante toujours un ongle dans une de mes mains, mais, au lieu de chanter *Vingt kilomètres à pied* ou *Ta-ra-ra Boum-de-ay*, je me joue dans la tête *That's Amore*, une petite merveille qu'on décline sur trois temps, les chants binaires sont destinés aux musiques militaires, la marche au pas cadencé est toujours binaire, alors la musique doit l'être aussi. Et ça donne des marches comme celles de Souza, l'inventeur du souzaphone, mot qui au Scrabble peut rapporter gros, placé sur une case « mot compte triple », et qui désigne cet instrument à vent, très proche de l'hélicon, qu'on voit au bout des fanfares, et qui ressemble à une oreille d'éléphant blanc : *That's Amore* est une ballade un peu sottie dont je me souviens depuis que j'ai perdu ma première dent de lait, et qui commence comme ceci :

When the moon hits your eye
Like a big pizza-pie
That's amore...

Pourquoi donc toutes les choses douloureuses doivent-elles avoir lieu si tôt? Les dialyses, les prises de sang, et les fibroscopies, les actes chirurgicaux comme les exécutions, heureusement disparues chez nous depuis quelque temps, mais j'imagine qu'il n'y a pas si longtemps les bourreaux, après avoir monté leur guillotine et en avoir savonné les glissières, après avoir déclenché la lame et tranché, à la place d'une tête, un chou en hiver, une pastèque en été, partaient se souler au bistrot en face, attendant les voitures qui arrivaient à l'aube, d'abord sans doute celle du juge, puis celle du procureur, et enfin les taxis des avocats. Quant aux proches du condamné, ils venaient pour la plupart en bus ou en métro, les assassins faisaient rarement partie des gens dont les familles, à l'époque, possédaient des autos ou prenaient des taxis. Les gardiens détestaient ça, amener au tranchoir un gars qu'ils avaient côtoyé pendant des semaines, parfois pendant des mois, se disant que, tant qu'à faire, on aurait pu au moins le laisser dormir et lui couper la tête à l'heure de son choix. Mais non, les guillotineurs comme les chirurgiens ne travaillent jamais qu'au lever du jour. On ne sait pas pourquoi, mais tout doit se passer à l'aube. La seule raison sérieuse qu'on puisse avancer c'est que, tôt le matin, on a des chances de voir les chirurgiens, contrairement aux bourreaux, un peu moins torchés qu'à sept heures du soir.

Si Napoléon a dit un jour que l'avenir appartenait aux gens

qui se lèvent tôt, tout le monde sait depuis longtemps que l'avenir appartient aux gens qui font *travailler les gens qui se lèvent tôt*. À part les « hommes de l'art », bien des gens sortent de leur lit au chant du coq alors que personne ne le leur demande, quand tant d'autres n'ont pas le choix, comme les aiguilleurs du ciel, les pilotes de ligne, les moines trappistes et les douaniers volants. Comme aussi ces jolies jeunes femmes que j'ai souvent croisées en revenant chez moi tard la nuit, après un spectacle, quand la caisse de ma guitare me semblait beaucoup plus lourde qu'en partant au matin, ces filles qui se pomponnent dès l'aube et sortent de chez elle en jupes trop courtes et trop jolies dentelles, guettant au coin des rues des quartiers élégants les messieurs qui essaient de se consoler de leurs nuits banales en les amenant au niveau – 4 d'un parking sordide avant d'aller s'embêter au bureau où ils passent leur vie à embêter les autres.

Aragon, capable d'écrire le soir un cahier de vers sublimes après avoir aligné le matin une page d'inepties dans *L'Humanité*, a sous-titré un de ses recueils « Poèmes du temps qui *ne passe pas* ». Et c'est vrai que quand on est seul, allongé sur la couche en béton d'une cellule, ou bien là, comme moi aujourd'hui, sur un lit d'hôpital, une minute peut paraître une éternité. Alors on laisse son esprit vagabonder, en regardant peut-être une petite fissure ou une vague tache au plafond, on voyage, on dérive, passant en une seconde d'une idée à une autre, grimant de marche en marche dans l'étrange escalier qu'emprunte notre imaginaire. Le point de départ et celui d'arrivée sont souvent si éloignés qu'on a bien du mal à retracer à l'envers le fil de ses pensées. Un peu comme la comptine

des cours de récré qui commençait par « Marabout, bout d'ficelle », très difficile à répéter en sens inverse.

Partant de nulle part, de cette petite fissure qui peut devenir le cours de l'Orénoque, de cette vague tache au plafond qui deviendra peut-être l'île au trésor, personne ne peut suivre ces enchaînements soudains, aucune main sur aucun clavier, aucune voix dans aucun magnétophone ne peut aller plus vite que la fulgurance de nos pensées dans ces moments-là,

Maintenant je m'en souviens : je suis arrivé ici hier, en fin d'après-midi. Pauline m'a déposé en voiture vers cinq heures, j'avais sous le bras mon petit sac de voyage, celui que Domino, l'amoureuse de Renaud, mon Renard, m'avait offert pour mon anniversaire. J'y avais fourré, en plus de mes affaires de toilette, le pyjama et la robe de chambre imposés par le règlement de l'établissement qui allait m'accueillir et qu'alors en urgence j'avais été m'acheter avenue Victor-Hugo dans une de ces boutiques qui vendent des articles pour célibataires, des foulards en soie, des peignes en écaille et des mules en chevreau, toute cette sorte d'articles qui font qu'un homme seul, achetant ce genre de choses, risque fort de le rester longtemps.

Si je n'ai rien de tout ça dans mes placards, c'est que je n'aime ni chausser des chaussons ni enfiler des pantoufles, je n'enfile jamais des mules, je ne porte pas de shorts, même en Israël. Chez moi je marche pieds nus comme les Japonais, et comme eux je n'aime porter ni des pyjamas ni des robes de chambre, je vis nu ou en kimono. Mais au fond le pire pour moi serait de devoir passer un de ces peignoirs blancs en tissu-éponge que portent tous ces gens plus vilains les uns que les autres dans ces établissements de thalasso où essaie de

me traîner ma belle, où on déjeune d'un demi-pamplemousse, dînant de l'autre moitié le soir, accompagné du tiers de la bouteille d'eau à votre nom qu'on vous a proposée le matin après votre bain d'algues, avant le bain de boue, quand vous avez, dans les couloirs, croisé le triste défilé de vieux enfants punis.

Je me souviens avec émotion des nuisettes et des *baby dolls*, des déshabillés que les femmes portaient il y a moins d'un demi-siècle, révélant à peine quelques formes floues, mais je ne supporte pas plus les peignoirs que les chemises de nuit, qu'elles soient en coton, en flanelle ou, pire, en pilou, et ça même au mois de janvier dans le plus mal chauffé des refuges de Haute-Savoie, des igloos du Spitzberg ou des yourtes de Mongolie, que j'avoue ne pas fréquenter souvent. J'ai toujours aimé que mes mignonnes, quand elles voulaient bien que je m'allonge près d'elles, soient nues contre ma peau, même si je sais bien qu'elle ressemble chaque jour un peu plus à du vieux parchemin. Une triste mode s'installe : les filles dans les films font l'amour sans ôter leur tee-shirt, alors qu'il y a dix ans elles étaient si fières d'exhiber leur poitrine, en Technicolor, CinémaScope et Panavision, la faisant danser à la cadence qu'imprimaient leurs reins jusqu'aux sommiers des lits, assises, triomphantes et à califourchon, sur un acteur soumis, sans doute ravi de l'être, belles et dignes descendantes de la grande Zénobie, reine et souveraine de l'empire de Palmyre.

Nous voilà aujourd'hui revenus aux années pudibondes, à ces temps où, après une nuit torride, Doris Day se levait le matin, vêtue de la chemise de Rock Hudson boutonnée jusqu'au cou. Petites sœurs, un oukase est tombé. Décidé par les rédactrices de ces magazines censés vous défendre et vous

représenter. De grâce, ne les écoutez pas, ne suivez pas trop les modes, elles sont parfois pernicieuses.

La responsable de tout ça, c'est Lilly. Lilly, cette jeune femme des cavernes qui la première, il y a je ne sais combien de millénaires, a un jour planté une plume de pigeon dans ses cheveux-chiffons. Voyant que les hommes, revenant de la chasse, n'avaient d'yeux que pour elle, ses copines jalouses l'ont bien sûr imitée. Alors le lendemain Lilly, maligne, a remplacé la plume grise du pigeon par la plume rouge d'un ara. Dès le jour d'après, évidemment, toutes les filles des cavernes, un peu moins futées, mais futées quand même, avaient elles aussi des plumes rouges plantées dans leurs cheveux-chiffons : voilà que Lilly venait d'inventer la mode.

Moi aussi j'aime la mode, comme tous ceux qui aiment la vie. Mais la mode que j'aime est celle de la rue, spontanée, j'aime quand Bardot porte une robe en vichy un dimanche et que le lundi toutes les filles s'en cousent une sur la machine Singer de leur maman, j'aime quand les gamines nouent autour du cou de leur labrador un bandana rouge en hommage au Renard, et aussi le tee-shirt de James Dean dans *La Fureur de vivre*, le blouson de Brando dans *L'Équipée sauvage*, j'aime la mode des gamines des rues de Naples, des dancings où se retrouvent les « sapeurs » de Dakar ou d'Abidjan, celle des favelas, pas celle des gens qui, dans les rues de Cuba, font défiler des mannequins portant des vêtements valant mille fois plus que ce que les habitants de l'île pourraient gagner en travaillant toute une vie, pourquoi ne pas alors organiser la finale d'un concours gastronomique dans un désert du Darfour.

Mes idées, peu à peu, se font plus nettes. Je devais sans doute être un peu ivre en arrivant ici, ce n'est pas impossible, je buvais un peu trop à l'époque, mais je me rappelle qu'on m'avait inscrit, qu'on m'avait installé et couché alors que je n'avais pas sommeil, qu'on avait rangé mes vêtements dans un placard mural, m'informant en partant que le plateau-repas du dîner serait servi à six heures trente. Six heures trente, j'avais trouvé ça bien tôt, c'est l'heure à laquelle, en général, je finis de déjeuner. Je n'aime pas le matin. Le matin je suis presque autiste. Je ne parle à personne, je n'ouvre pas la porte de ma maison et je ne réponds jamais au téléphone. J'allume la télé et commence à zapper, regardant les émissions les plus sottes possibles, les jeux lamentables et les infos en boucle, aussi les chaînes de téléachat où on voit un type à la mine avenante, flanqué d'une bimbo au sourire figé, vanter les mérites d'un de ces mixeurs-moissonneurs-batteurs qui encombreront après deux usages les placards du haut de toutes les cuisines sur tous les continents.

Je préfère la nuit. Quand le soir tombe je commence à revivre, comme un semi-vampire qui vers sept heures du soir sort enfin de sa crypte. J'aime alors marcher dans les rues des grandes villes comme New York ou Tokyo, j'aime monter prendre un verre sur les toits-terrasses des grands hôtels, voir s'allumer les enseignes au néon dont souvent je ne comprends pas le sens, pendant que s'estompent peu à peu les angles des rues et les coins des gratte-ciel. L'été, j'aime aussi, dans ma maison de Ramatuelle, admirer la colline en face de chez moi, quand les feuilles des chênes verts s'ombrent lentement et commencent à ressembler à d'immenses Cézanne, alors j'écoute Miles Davis jouer *Birth of the Cool*, ou bien

Chet Baker, ce diable à la gueule d'ange que j'ai croisé un jour à Bruxelles dans les coulisses du Blue Note, une boîte de jazz de la Galerie des Princes, avatar de celle du Village à New York, où j'allais quand j'avais seize ans, on me laissait entrer malgré mon jeune âge, et même n'ayant pas un sou, ce qui est impossible dans le monde des boîtes de nuit, mais le monde du jazz est tout autre, j'y ai toujours trouvé des gens bienveillants, qui, bien que je ne sois pas encore musicien, m'ont pris sous leur aile, Mezz Mezrow, Steve Lacy ou Toots Thielemans, avec lequel, plus tard, je n'ai joué qu'une ou deux fois, mais ces « une ou deux fois » ont été de grands moments, le vieux brigand est mort, parti rejoindre ce que Louis Armstrong avait nommé, aux funérailles de King Oliver, « *the all-stars big band among a big band of stars* ».

J'attends qu'apparaisse une lune rousse, qu'elle illumine le ciel du mois d'août, qu'elle s'entoure peu à peu de milliers d'étoiles, la première à apparaître étant pour moi Vénus, j'aime bien le penser, même si c'est peut-être Mars, je ne connais rien à la voûte céleste, aux supernovas, l'infini me fait peur, même si, pour me rassurer, certains m'expliquent que l'espace est courbe, ça ne m'empêche pas de me demander ce qu'il peut bien y avoir derrière la courbe, j'ai beaucoup de mal à m'imaginer le néant. J'aime aussi penser que, si rien ne peut dépasser la vitesse de la lumière, les ondes pourraient traverser cet infini fini, puisque incurvé, et véhiculer nos intelligences à travers cet univers qu'on nous dit cintré, et pourquoi pas nos images, ou encore nos émotions, quelle importance d'être physiquement présents, l'idée est depuis longtemps devenue obsolète, moi j'aime à penser que les petits-enfants de mes petits-enfants pourraient avoir une idylle avec quelqu'un dans

une autre galaxie, des couples se rencontrent déjà et s'aiment par Internet, s'envoient des messages ou se filment même nus, des gens qui se désirent aux quatre coins du monde, alors pourquoi ne pas étendre tout cela à toutes nos perceptions et à travers l'univers, mais il faut s'attendre à être choqué de voir pour la première fois une Siriusienne, même charmante et toute déshabillée, et puis aussi de savoir que, si le grand Albert avait raison, à l'instant où on recevrait l'image de la belle de Sirius, elle aurait vieilli d'un petit million d'années.

Avec le peu de place qu'on occupe dans l'espace et le pas grand-chose qu'on occupe dans le temps, quand je pense à l'espace-temps, je suis pris de vertige, doublement agoraphobe, mais j'aime tant regarder le soleil sombrer dans la mer des Antilles, à gauche de l'île martyre de Montserrat, quand Charlie Wood et moi guettons le rayon vert, assis sur la plage de Grande-Anse, à Deshaies, en Guadeloupe, ce fameux rayon vert qu'on attend chaque hiver depuis une bonne trentaine d'années et qu'on ne verra sans doute jamais, mais quelle importance, là aussi, attendre l'improbable avec un ami est sans doute plus important que de voir arriver l'improbable.

Dès que les infirmières m'avaient laissé seul, après avoir rangé mes affaires dans le placard mural, j'avais rapidement passé une chemise et un pantalon, enfilé ma veste et chaussé mes mocassins sans mettre de chaussettes, il fallait faire vite. Je m'étais alors discrètement glissé dans le monte-charge, attendant que les réceptionnistes à la porte d'entrée soient trop occupées pour me voir passer, sinon elles m'auraient aussitôt renvoyé dans ma chambre, je ne supporte pas d'être enfermé. Si je suis agoraphobe quand je pense à l'Espace, sur Terre c'est tout le contraire, je n'aime pas le confinement, je déteste les lieux clos, les cabines de scanner, les salons privés dans les restaurants, aussi les téléphériques et les ascenseurs, comme ceux qui vous mènent au dernier étage de l'Empire State Building, visite obligée à laquelle j'ai souvent dû me soumettre quand des copains venaient pour la première fois à New York, où j'allais souvent quand mon fils y étudiait le cinéma, et qu'ils me demandaient de les y emmener, quand je n'ai pas le choix je serre les poings et je ferme les yeux, mais ça demande vraiment une grande maîtrise de soi.